

Latinité et Prospective

Candido Mendes



ACADÉMIE DE LA LATINITÉ

TEXTES DE REFERENCE

Latinité et Prospective

Candido Mendes



ACADÉMIE DE LA LATINITÉ

TEXTES DE REFERENCE

©Candido Mendes
Brésil, 1999

L'Appel et la Rencontre

Très chers amis, je voulais vous remercier profondément pour être ici; à cette rencontre de Gargonza. C'est ici qu'il y avait un moment d'arrêt, de halte inspiratrice dans la route des Croisades. Et nous rencontrons ce château dans la meilleure modernité italienne. C'est ici que Prodi et Dalema se sont mis d'accord pour fonder l'Ulivo. J'ai tenu au symbolisme de la place ayant ici les grands princes de la culture pour essayer aussi de répondre à une mouvance. C'était encore un cri de croisade. Cette réunion continue un appel qu'à l'Hôtel de Crillon, en mars dernier, devant Maurice Druon, devant Claude Allègre, devant tant d'amis de l'Académie Française et Brésilienne, Marc Fumaroli nous a convoqué à une recherche de l'âme au delà simplement du prix de la latinité, dont nous profitons des ressorts, mis en marche par cette coopération entre l'Académie Française et Brésilienne. José Saramago, Carlos Fuentes, François Gros, Nélida Piñon, Enrique Iglesias devaient aussi être parmi nous. Mais tous indépendamment de leur présence, sont déjà avec nous dans l'engagement pour ce projet, qui répond de manière si fondamentale à la garde des pluralismes et des différences dans ce monde menacé par la globalisation; l'uni-

vers médiatique des simulacres et l’empreinte de la pensée unique. Le Ministre Allègre, après cette activité si riche qu’il a déployé au Brésil cette année, en pointant dans la même direction, et en l’inspirant, ne fit que à ce début de millénaire d’insister sur une Europe, ou mieux, un monde des cultures. Et de par là même il n’est que renforcé dans le même horizon par cette revendication d’un humanisme foncier et prospectif, qu’anime la pensée de Luigi Berlinguer.

Je veux tout d’abord remercier profondément le conspirateur qui s’adjoit à ce moment fondateur. C’est à Federico Mayor, au sein de l’Unesco que nous devons cette pratique continuelle du développement de cette notion de la rencontre des différences à laquelle répond cette Unesco, parlement des hommes. Si nous nous tournons vers la grande famille des Nations Unies, c’est à Mayor que certainement nous devons l’empreinte de l’alternative, la discussion permanente des visées pour l’humanisme de notre temps, capable de se détacher de cette même pensée unique où courrait fatalement un monde laissé aux efficacités faciles des nantis et de leur raccourcis de la quête des valeurs et de ce faisceau de créativité par lequel les fondateurs, à l’aube du deuxième Après-Guerre ont mis leur foi dans une politique de l’éducation, de la science et de la culture. Nous lions à ce message toute l’action développée dans la ligne plus fragile et riche d’un aménagement du futur représenté par cette Unité créé par Mayor d’Analyse et de Prévision et dont est responsable Jérôme Bindé, ici à nos côtés.

Je n'ai pas aussi à faire ressortir la signification de cette entente entre l'inspiration des Académies dans sa meilleure joute et de pensée prospective dans sa meilleure recherche du post-moderne représentée par Gianni Vattimo ou Edgar Morin, menant la dialectique aux jalons de son temps faible et herméneutique, au dialogisme dont les deux se réclament de cette deuxième nature de la globalisation qui nous entoure, à partir de l'étude de la complexité sociale de notre temps. Ni de Eduardo Lourenço dont l'exégèse culturelle à partir de cette expérience limite du Portugal nous permet d'avancer sur identité et corps historique, projet, mémoire et nostalgie. De même, car nous voulons une prospective de la latinité, sa renaissance, sa reconnaissance au delà des simples continuums d'une expérience du présent immédiat, à travers la leçon et le ressort qui garde la Roumanie et son représentant par excellence, Dan Haulica, ancien président de l'Union Latine.

Dès que Federico Mayor m'incite à parler le premier, je partage mes inquiétudes pour apprendre sur cette réflexion — vos leçons et vos conseils. Dans cette latinité confrontée par la culture dominante dans la globalisation, est-ce que nos atouts sont ceux seulement d'un redressement de la compétition; d'un effort basiquement intensif pour ré-équilibrer les avances; pour faire rebondir les lycées de nos phonies; les musées de notre mémoire, l'avance de ce nouveau réseau électronique, où l'écoute médiatique ou de l'Internet devient de plus en plus enrichi de ce pluralisme et de ses visions du monde? Est-ce notre

tache de faire face à la capture aujourd'hui presque instantanée de cette organisation de la subjectivité telle que l'homme médiatique a empiété l'homme masse et ses contrepoints avec les élites, comme nous leur avons dressées le profil il y a encore une vingtaine d'années? Sommes-nous en fait devant l'apparat d'une "Star Wars" où nous ne sommes que la planète culturelle retardée? Ou en effet, cette confrontation implique — au lieu de travailler seulement sur un redressement intensif des atouts — un nouveau aperçu critique d'une telle visée — pour parler catégories, pour parler identité, pour parler non pas résistance, mais dépassement exactement au niveau où on se rendrait compte des tournants d'un processus de culture ou de civilisation.

Je me permets donc discuter de la prospective de la latinité au niveau où, en suivant la critique post-moderne on puisse discuter discours et syntaxe. Ou comment encore après le post-moderne on puisse penser la façon par laquelle toute cette méditation se relance dans la grande souche où le *cogito*, et même le *epos* se renvoient. Est-ce que le post-moderne est une déviation? Ou est-ce encore par toute la polémique soulevée par un Lyotard, un Foucault, un Derrida, un Rorty — c'est le devancement du *cogito* qui continue et qui appelle l'intuition de ce dialogisme morinien où des dits moments faibles de Vattimo pour répondre dans la subjectivité, au devancement ontologique et les renvois entre déconstruction et herméneutique. Il y a-t-il une philie entre le discours comme nous l'entendons et comme nous l'a si bien appris Marc Fuma-

roli, et la latinité, ou est-ce que le discours et les amorces de sa rigueur critique s'est développé aussi dans toutes les autres cultures de cette même sauche Occidentale. Ou est-ce que, par exemple, la philosophie analytique, arrivée à cette stérilisation post-Wittgenstein nous montre peut être, de notre vocation particulière pour la dialectique intérieure d'un *cogito*, de l'intentionnalité, et d'une possible *phylie* entre la subjectivité et les aventures de la gnose même de la vie de l'esprit?

La latinité concernerait cette immense richesse par laquelle la réflexion de l'homme, dans ce qui est propre à l'homme, puise et avance dans un territoire d'élection. On passe par de la réflexion du sujet, ou de l'"indication" comme le nuncce Derrida et on travaillerait sur le problème de la nouvelle dialectique, du nouveau contrepoint entre identité et différence. Je me proposerais, après, de faire une réflexion sur l'état des travaux de la philosophie analytique. J'aimerais expliquer, par exemple, l'impasse de Richard Rorty en suggérant dans cette ligne de pensée que l'on pourrait esquisser une fatigue du *logos*. Tel que le dépassement du post-moderne, selon la visée que Lyotard nous propose, implique ces dépassements successifs dans la culture de l'illustration qui a fait de la cour son appareil et comme système de communication, la réverbération qui permit au 20ème siècle la culture de masse. A suivre cette plongée dans la déconstruction — première étape d'une herméneutique — on est encore restructurés, par de là même, sur une notion qui est dépassée moyennant l'univers médiatique dont le repère diffuse nous encercle

aujourd'hui. Qui parle élite, parle nécessairement irradiation. Est-ce qu'on peut penser le nouveau siècle en termes encore d'élites? Ou est-ce qu'il nous faut courageusement rechercher s'il y a une autre façon de nous apercevoir de ce qui aujourd'hui est devenue la culture médiatique? On parlerait aujourd'hui non seulement d'un moulage de changement, mais d'un vrai enlèvement d'un monde culturel tel que nous le connaissons. C'est un deuxième acte qui se passe simultanément vis-à-vis de ce spectacle auquel de nous faisons face, de toute innocence. Il y a un changement essentiel du discours et de sa syntaxe qui se détruit comme énoncé du signifiant. Est-ce que nous ne sommes pas devant — et je fais appel à Jean Baudrillard, à Vattimo — au passage du miroir au simulacre dans la façon de représenter la réalité? Et en même temps le vieux discours est exposé aux avances sub-liminales de la réduction et de la sublation, dont nous parle Deleuze et Frederic Jameson. Les totalités impliquent moins que leurs parties; parlent, ou mieux, se taisent dans un limbe entre l'ancienne et la nouvelle syntaxe.

Est-ce que nous sommes devant la culture médiatique face à un dépassement de la culture, comme nous la connaissons, vis-à-vis le radical enlèvement de ses règles et de ses représentations de la réalité. Je peux vous en proposer un exemple retiré des expériences avec l'Institut de la Parole de notre université. Nous avons exploré le langagier de la *suburbia* de Rio, assaillie par la marginalité la plus viscérale ainsi que par les structures de communication les plus accaparantes. Le résultat est le constat de

l'émergence de ce qu'on a appelé, tentativement, d'une culture interjective. Les gens s'emparent des voyelles richissimes et des décibels de tons pour en créer des totems phonétiques. Je travaille dans un pays de 166 millions d'habitants où nous avons 40 millions de personnes qui sont en dessous de la ligne de misérabilité et qui ne sont pas du tout surs de manger le lendemain. Mais, néanmoins, elles sont présentes dans un monde significatif où ces mentionnées structures de communication mettent déjà dans une autre grille de référentiel intérieur. A quoi nous faisons face? A un mouvement de contre-culture, de fossé infranchissable, entre une latinité des élites classiques et cette marginalité montante, d'un autre code de reconnaissance. De nouveaux codes enracinés tout directement sur cet éveil tribal, totémique de la communication interjective. Ce serait l'universel même, supposé par la représentation traditionnelle qui serait en jeu. Une nouvelle solitude est celle du même labyrinthe qu'Octavio Paz décerna il y a plus d'une trentaine dans le magma mexicain. On serait encore face de différentes "prises" sur le scénario des références qui basculerait une même latinité dans le livre, le discours, la narrative au bénéfice de ces tatouages verbaux où la reconnaissance prime sur la communication — et se tait. Les Européens ne savent pas qu'est-ce que c'est que la marginalité, cette anomie poussée au monde intérieur, victime de la même saisie, envahissante et vidée, d'immédiat. Nous travaillons avec des véritables tribus sémantiques. Le Portugais donne le départ mais pas le transit dans lequel cette marginalité s'exprime dans un vrai

travesti de la langue foncière. Et c'est par là que je voudrais avancer avec Paul Ricoeur tout l'impact de cet au-delà de la narrative structurante. Nous ne sommes plus dans un tel terrain moulé dans nos discours par les temps d'un même imaginaire, sans déploiement circonstantiel, son attente bien tendue. C'est la continuité des contenus des représentations dont ils sont atteints et, alors ces cultures qui ont créé cette grande toile de fond, subliminale, intégratrice. On l'échange par le *stacatto* des images choc, le saccadé d'une émission toujours abortive, par des connectifs qui ne font sens, qu'à rebours, et quand on est déjà dans la tribu. Une mémoire, si elle existe donc, de là elle nomme et déjà éditée par le médiatique. Cette architecture commence même à médiatiser le visuel des spectacles dont le cadrage de la télévision paraissait l'aboutissement. Il n'est pas d'autre l'effet déjà des échanges sur Internet et les nouvelles tribus qui émergent. Est-ce que nous serons en condition pour justement passer de l'identification des lycées, des bibliothèques classiques au nouveau musée imaginaire de l'homme?

Malraux en eut l'intuition, mais encore complètement figée à l'univers de toute la richesse pléthorique de l'action dramatique classique. Si on se rabat sur les anthropologies culturelles on resterait à tout le beau jeu perdu d'avance d'une latinité qui fait résistance. Le dépassement naît du fait que nous sommes les enfants gâtés du *logos*. Le discours est à nous mais à condition de foncer dans tout son labyrinthe interdit par la luminosité des premières transparences des idées claires. Mais toute la filière euro-

péenne aménagée sur cette vocation secrète on force le pas en avant et cette herméneutique entrevue par Derrida et Ricoeur.

Notre lot est celui des barbares, de cette latinité outre Atlantique, où nous devant cette immense responsabilité, d'un chantier de reconnaissance et d'identité collective qui ne jouerai pas d'un "limen", comme l'a dressée Arnold Toynbee. Nous sommes des barbares sans Rome. Des barbares qui travaillent dans l'orphelinat total des toiles de fond de la représentation, dans tout un autre univers que celui du seuil que connaissait les tribus amassées, sur les frontières de l'empire; de la convergence sur un *umbilicum mundis*.

Nous de l'Amérique Latine ne faisons qu'exaspérer ces contradictions pour mettre clairement en cause des virées stratégiques, de défense des phonies, des ratrappages dont s'en vente une savante anthropologie culturelle. On pourrait même la canoniser sur la position de la dernière résistance, d'un passé fossilisé.

Ce serait celle-là la destination au Brésil de cette "Última flor do Lácio, inculta e bela". Est-ce que ces cultures, non-cultures, sorties de leur nid — de toute l'architecture classique de la vie de l'esprit — et rendues devient proie de la bête, dont le mécanisme apocalyptique la surpasse? En effet, la nouvelle culture dominante n'a que les premières prises sur l'anglais. Joyce, ou les grands anglo-saxons modernes, passent très mal dans le circuit de ce nouveau et inquiétant "grand large": son contenu se moule et se refait dans les nouvelles règles du jeu. Mais

une problématique de la survie de la latinité doit aussi se rendre compte des poids de ces masses de croissance — si disparates — entre les deux continents. La confrontation s'exaspère projetée dans ce prochain demi-siècle. La France tombera de 56 à 54 millions d'habitants; l'Italie montera de 54 à 60 millions; l'Espagne de 39 millions à 46 millions; le Portugal de 9 à 14 millions; la Roumanie de 23 à 35 millions; le Québec de 7 à 12 millions. D'autre part l'ensemble hémisphérique de la latinité poussera de 260 millions à ce tournant du siècle à 650, comme l'esquisse aujourd'hui le World Bank. Plus encore cette poussée latino-américaine se base plus que sur les vertiges démographiques qui se réduit, sur le noyautage d'une nouvelle et unique multiplication urbaine sans pareil dans les prochaines années.

Le complexe Rio et São Paulo doit réunir 100 millions d'habitants vers 2050; 60 millions d'habitants seront autour de l'ancienne capitale aztèque; 40 millions à Buenos Aires et encore 40 millions encercleront le grand Lima. Il s'agit d'une *conurbation* apocalyptique, en ouvrant de nouveaux abîmes pour la marginalisation. Il est clair que ce sera à partir du poids de cette anomie que les futures identités de l'Hémisphère peuvent s'emparer d'une mémoire, ou de la survie d'une latinité. De force, une telle prospective suggère qu'on puisse apprécier l'articulation ou le décalage des processus où, par exemple, Alfred Weber a vu l'histoire comme la conjonction entre une continuité support, ou un processus social, un culturel, et un civilisateur. La différence européenne jouerait sur ces

démonstratifs contrepoints. La latino-américaine naîtra déjà de leurs contrastes, sans le lest d'un vécu préalable à la conquête et le poids d'inertie où rejet, que proposera cette marginalité monstrueuse à nous attendre.

L'Italie nous donne la conjonction des trois processus, nés *in vitro* de la città, son duomo, sa piazza. La France, l'État national, son roi et son peuple. L'Espagne, l'empire avant l'État. Le Portugal, cette poussée dans la mémoire immédiate de l'incroyable protagonisme du 16ème siècle. Elle l'ensevelit et le repasse au fil de la modernité.

L'Amérique Latine dans sa région andine vit du repli du rêve dans le merveilleux de la *saga* à s'accomplir. C'est l'attente toujours en reprise qui moule une subjectivité très forte où les rêves, non pas les évasions, resurgissent en prenant un pouvoir moral. Il n'y a pas d'autre issue, que celle à présent du Président Chavez en créant une mobilisation civique autour de la stricte évocation de Bolivar, et du redressement de tout un profil d'identité transnational autour du grand mythe, où puise toujours une grandeur en veilleuse. Le Mexique nous montre toute la force des destructions et reprises éruptibles: elle les superpose sur les laves de l'empire précolombien, de la somptueuse colonisation espagnole en quête d'un style autochtone et surtout de ce Mexique profond de sa paysannerie cohabitant avec la révolution réussie de la première réforme agraire de l'Hémisphère et le parti politique de toutes les reparties au pouvoir dans la force mythique du renouveau de Quetzalcoatl; une fin et un principe dont le prix est la magie unique de sa permanence. Carlos Fuentes nous a

donné ce *racconto* splendide où il rencontre sa mission de chantre d'un vrai *epos* national. Buenos Aires, la Baby-lone, se repondant à sa guise dans la pampa, nous assure du spectacle de la meilleure reproduction de la latinité européenne. Prosélytisme accompli, ainsi que sophistication limite de dépaysement de Borges, le genevois. Sans doute aujourd'hui l'Argentine, supplantées les contradictions ou l'éclatement de l'ancienne élite, assurerait le réservoir le plus sûr de cet universel latin dont nous parlons ici; de ce "Sur" mandaté, comme le pressentit Edgar Morin. Est-ce que la mégalopole la plus assagie du continent, dans sa mémoire et son appartenance de pays d'émigrants, de souche nette et continue, sans tremblement dans la terre vide, devient l'espace d'élection où le travail du miroir et des possibles successions culturelles, de la nouvelle Alexandrie de l'Atlantique? Cela ne ferait qu'agrandir le contrepoint avec le Brésil et son magma dans l'enfance de sa possession, cette étendue où une marginalité unique attend; cette histoire pauvre d'une indépendance trop rusée; cette élite de la mimèse forcenée et ingénue; ce pays du dernier esclavage occidental, aussi inertiel que détruit encore par un geste prosélyte; ce pays sans héros populaires avant Vargas. Nous faisons face à cet Eden misérable de ce sous-prolétariat entassé dans notre *suburbia*. On a parlé d'exclusion. C'est chez nous qu'il y a ce contraste unique de 10% de la population possédant 50% du revenu national et de proportion exactement inverse pour les 50% des derniers misérables. Pourrait-on encore, dans un tel contexte, assurer une po-

litique naturelle d'intégration-absorption? Où les cadres d'une identité latine ne ferait que s'élargir face aux échelles des dépossédés? Nous vivons peut être un cas de pantomime historique, d'initiation à moitié dans un univers culturel; de sens et contresens bafoué, où la mimèse ne se reproduit plus comme dans le passé, des prosélytes parfaits. On prévoirait même dans ces prochaines années dans la simulation simulée, cette "carnavalisation" signalée par Ulrich Beck où les marginalités détourneraient le sens d'une première et classique intégration du style irradiation élite-masse. Il en serait question de voir ce que resterait de cette latinité contrefaite d'immédiat sur la mimèse. Dans la meilleure alternative, le Brésil des prochains 50 ans pourrait reproduire ce que Bakhtine a reconnu dans la *grammatica giocosa* de Rabelais, et cette splendide première popularisation de la culture française. Il en serait même cas dans un avenir beaucoup plus sombre qu'on se perde dans le "travestissement sémantique" dont nous parle Julia Kristeva, en donnant lieu aux tribus et aux cultures du tatouage interjectif. C'est ce qui, par exemple, montrerait les déversoirs culturels des villes satellites de Brasília. Leur contrefaçon égaré, leur nomadisme symbolique, leur ésotérisme dissipatif tout près à succomber à la culture modulaire et du simulacre rompu où s'ouvre le médiatique dans l'ancien désert du plateau central brésilien.

De même il nous faudrait à côté des alternatives que nous signale la masse du continent latino-américain jeter notre regard sur les deux autres enclaves passionnantes de notre culture. Le Québec a essayé pendant la grande crue

gaulliste d'affronter la cassure souveraine avec le Canada. De moins en moins on pourrait entrevoir aujourd'hui face à cette vascularisation de la société économique du pays que surplombe le "Québec libre" la percée identitaire. De même la poussée zélotique de cette latinité risque un stricte fondamentalisme, de plus en plus enseveli dans son passée.

D'autre part, c'est, au contraire, tout ce nouveau équilibre d'une Europe de l'Est, dans le retentissement de l'explosion balkanique, qui en fait ressortir l'enjeu d'un monde de cultures freinées, où la Roumanie revendique, d'un premier chef, son identité face à l'ornière slave ou bulgare. Et c'est au niveau des vraies syntaxes culturelles préservées qu'une latinité foncière fera face aussi à l'univers médiatique et de la globalisation de ce tournant de siècle.

Le dressage du cadre d'une latinité hors frontières, hors de son terroir, impliquerait, finalement, la prise de conscience des phénomènes de contre-aculturation, où notre latinité fait face à l'empire, tient et se développe au sein des Etats Unis. C'est à la frontière de cristal, ou de verre, si bien descellée par Carlos Fuentes ou Nestor Canclini que ressort ce contre-coup du Mexique face au "mur de Berlin" électronique du Rio Grande. Il se déploie sur San Diego et Los Angeles, tel que à Miami les colonies cubaines rejettent tout ghetto pour rentrer en plein dans la musique, le visuel et une nouvelle civilisation de la fête et du *nous* devant la galaxie environnante et les simulacres *tout azimuth*.

Finalement, en devisant la latinité face au nouveau millénaire, et au delà des élites mimétiques, on ne peut pas résister au dressage et possible scénario pour cet Hémisphère de l'éventuelle marginalisation installée — nous répétons — perdue la dernière chance du développement, passée la chance des politiques des demi-siècles aux propos du monde néo-libéral. Face à ce cadre d'une mi-émersion culturelle et une mi-cassure de toute induction d'une prospective unifiée comment peut-on reprendre le repli, et les compensations, les espoirs joués sur cette dérive d'identité? L'Amérique andine peut ne faire que renforcer son *dropping out* dans toute cette compensation pour fuir dans l'onirique, en alimentant un cadre de déchirures et reprises où il ne s'agirait jamais d'amoinrir la force de cette subjectivité bolivarienne en quête de son espace après le désert et les faux de ports historiques. Le Mexique n'a que tous les atouts pour faire du labyrinthe de ses destructions et reprises la fonte même de son moulage prospectif où la latinité rencontre le plus fort des creusets refondateurs. Et l'Argentine, et son Buenos Aires infini, propre au contre simulacre du multiple et du modulaire éminent, capable de nous fournir dans ces rivages de l'"Atlantique méditerranéen" les traces et les espoirs du grand phare du monde hellénistique. On peut y attendre une nouvelle Alexandrie, ville de Borges. Elle en assure les chances d'une perte ou d'un salut, où la lenteur la plus subtile de décadence peut même entériner un nouveau sursaut: une latinité condamnée à être prospective, à ne plus subir la contrefaçon perpétuelle de son passé.

Entre tous ces possibles destins encore *sous housse*, on ne fait que sentir le grondement de cette demande de la différence et de l'identité, ou le Milennaire n'ouvre que de très petites ports. Ou les forcerait por cette conscience critique où nous retrouvons le proselyte pour faire face au simulacre. Ou en travailler les cicatrices pour éluder les verités trop faites,ou les Apocalypses trop attendus.